LES BLEUS.

ARGUMENT.

Les Bretons, dont la royauté absolue avait opprimé les pères, dans sa force, comme indépendants, entendirent la défendre, comme royalistes, dans sa faiblesse, sans lui rien demander, sans rien recevoir d'elle. Leurs frères des montagnes du pays de Galles et de l'Ecosse, eux aussi, victimes d'une monarchie toute-puissante qui voulait s'incorporer violemment les peuples libres de l'Angleterre, n'avaient pas servi autrement les Stuarts malheureux. Conservateurs armés de l'ordre fondé par le temps, la défense de la liberté religieuse, de la liberté civile et de l'institution monarchique, contre leurs parodies sanglantes, devint l'objet qu'ils poursuivirent à travers les échafauds et les baïonnettes de la terreur. La tyrannie révolutionnaire ne les trouva pas plus disposés à courber la tête que ne les avait trouvés à toutes les époques la tyrannie des rois; ils marchèrent le front levé au-devant des maîtres nouveaux, en hommes dont le cri de guerre était depuis douze cents ans: « On ne meurt jamais trop tôt, quand on meurt pour la liberté! » A ce cri des anciens bardes, répété et prolongé par tous les échos de la Bretagne, la poésie nationale s'éveilla; elle entonna ses vieux chants de guerre, en saluant de chants nouveaux l'étendard de l'indépendance. Fille du peuple, elle n'eut guère qu'un thème : les malheurs et les espérances du peuple. Elle fit des héros de ces paysans que les conventionnels traitaient dans leurs rapports « d'animaux à face humaine, » qu'ils ordonnaient de traquer et de « tuer comme des bêtes fauves, » et qui les jetaient dans la stupeur par des paroles telles que celles-ci : « Guillotinez-nous donc bien vite pour que nous ressuscitions dans trois jours[1]! »

Mais laissons les poëtes populaires nous tracer encore le tableau de cette lamentable époque : le *Prêtre exilé* vient de la peindre à sa manière : écoutons maintenant un jeune paysan qui s'est fait soldat.

[1] Rapport de Camille Desmoulins, *Histoire des Brissotins*, p. 60.

XXII

AR RE C'HLAZ.

(Ies Kerne.)

Ar chas a glevann oc'h harzal! chetu ar zoudarded C'hall!
Tec'homp kuit trezeg ar c'hoajou! kasomp a-rog hor chatal!

Daoust hag hen, potred Kerne, e c'houzanvimp da viken,
E c'houzanvimp ar vac'herien a wask al labourerien?

Gwallet gant-he hor merc'hed koant; lazet mamm ha mab (ha den;
Lazet zoken ann dud klan paour, balamour d'ho daouarn gwenn.

Tanet gant he ti ar beorien; diskarret ar maneriou;
Devet ann ed, devet ar foen, er parkou hag er prajou.

Troc'het ar gwe el liorzou, ha laket da ober tan;
Ken na vo avalou na zist, da naó pe zek vloaz ac'han.

Laeret hor zaout, hon ounnered hag hon ejenned, siouaz!
Ha kaset mesk gand ho ferc'hen, d'ar c'higer d'ar c'heriou braz.

Laeret zoken traou ann iliz; pilet zoken hon touriou;
Straojet zoken ar garneliou, ha skignet ar relegou.

Gwastet traoniou kaer Breiz-izel, ken dru ha ker glaz gwech-all;
Ken na glever mui tro-war-dro mouez den kennebeut chatal.

XXII

LES BLEUS.

(Dialecte de Cornouaille.)

J'entends les chiens qui hurlent ! voilà les soldats français ! fuyons vers les bois ! chassons devant nous nos troupeaux !

Aurons-nous toujours à souffrir, hommes de Cornouaille, toujours à souffrir les brigands qui oppriment les laboureurs ?

Ils ont déshonoré nos belles jeunes filles, tué la mère et l'enfant et l'homme ; ils ont tué jusqu'aux pauvres malades à cause de leurs mains blanches [1].

Ils ont incendié les maisons des pauvres ; ils ont démoli les manoirs ; ils ont brûlé les blés, brûlé les foins, dans les champs et dans les prairies.

Ils ont coupé les arbres fruitiers de nos vergers, et ils en ont fait du feu ; si bien qu'il n'y aura plus ni pommes, ni cidre d'ici à neuf ou dix ans.

Ils ont volé nos bœufs et nos vaches et nos génisses, hélas ! et ils les ont conduits pêle-mêle, avec les propriétaires, dans les grandes villes, au boucher.

Ils ont volé jusqu'aux vases sacrés des églises, abattu jusqu'à nos clochers, détruit jusqu'à nos ossuaires, et dispersé les reliques ;

Ils ont ravagé les belles vallées de la basse Bretagne, jadis si grasses et si vertes ! tellement qu'on n'y entend plus la voix ni de l'homme, ni des troupeaux.

[1] On reconnaissait à ce signe les personnes des classes supérieures.

C'hoaz ma ve roet skuilla, hor gwalc'h, daelou dru d'hon (daoulagad,
Mez da l'ma wel skuilla daelou, ann den ker a skuill ar goad.

C'hoaz ma ve roet kaout eur groaz, e pelec'h e taoulinfemp,
Evit goulen digand Doue ann nerz pini a vank d'emp !

Mez ho kroaz santel, ma Doue, zo bet pilet e bep-lec'h ;
Ha kroaz ar *gwinterellerez* a zo savet enn he lec'h.

Bemde 'weler ho peleien evel-d-hoc'h war ar C'halvar,
Evel-d-hoc'h o stoui ho fenn o pardoni d'ann douar.

Re ho deuz gallet tec'het kuit, ea da gulhet er c'hoajou ;
Eno offerniont deuz ann noz ; e bag, war vor, a-wechou.

Darn ho deuz treuzet ar mor braz, divroet ha dizouten,
Gwell gant-he senti ouz Doue, evit senti ouz ann den ;

Gwell gant-he dibri dianken, er broiou pell, bara kerc'h,
Evit dibri bara gwiniz, bara ann diaoul, gand ann nec'h.

Enn ho zież, ann touerien a zebr danvez ann dud paour,
Gonde beza gwerzet Doue, evel Judaz, evid aour.

Piou-bennag na fell ket d'ezhan mont da glevet ann touer,
Zo war var da goll he vuhe ; bet denchentil pe gouer.

Tudchentil, ha tud a iliz, tud diwar mez, sonn ho fenn,
Ann holl Vretoned a waner balamour ma int kristen !

Breman hallez, boed ann ifern, rei da galon-te d'ar joa,
Pe 'teuz laket hon elez-ni e-barz ann ne da wela !

Encore si nos yeux pouvaient verser des larmes en toute liberté! mais quand il voit couler les larmes, l'homme des villes fait couler le sang.

Encore si nous pouvions trouver une croix où nous mettre sur nos deux genoux, pour demander à Dieu la force qui nous manque!

Mais votre croix sainte, ô mon Dieu! a été abattue partout, et la croix de la bascule [1] a été dressée à sa place.

Chaque jour on voit vos prêtres, comme vous sur le Calvaire, comme vous incliner la tête en pardonnant à la terre.

Ceux d'entre eux qui ont pu s'enfuir, se cachent dans les bois; là, ils disent la messe, la nuit, parmi les rochers; en bateau, parfois, sur mer.

D'autres, traversant l'Océan, se sont expatriés sans ressources, aimant mieux servir Dieu que l'homme;

Aimant mieux manger tranquillement du pain d'avoine en pays étranger, que de manger du pain de froment, le pain du démon, avec des remords.

Dans leurs maisons, les jureurs vivent du bien des pauvres gens; après avoir vendu Dieu, comme Judas, pour de l'or.

Quiconque ne veut pas aller trouver le jureur, est sûr de perdre la vie, qu'il soit noble ou paysan.

Nobles et hommes d'église, hommes des champs, au front haut, tous les Bretons sont persécutés parce qu'ils sont chrétiens.

Tu peux maintenant, proie de l'enfer, livrer ton cœur à joie, quand tu as fait pleurer nos anges dans le ciel.

[1] La guillotine.

Pe 'teuz laket lezen ann diaoul e-lec'h gwir lezen Doue,
Pe t'euz lazet ar veleien, ann dudchentil, ar roue !

Pe t'euz lazet ar rouanez pe t'euz stlapet d'ann douar
Ile fenn gand penn flour Elesbed, ann itron zantel, he c'hoar ;

Pe t'euz tolet er c'hao budur mab ar roue, hen bugel,
Hag hen dalc'hez e-barz ar fank da vreigna ha da vervel.

Kuz da benn, beol benniget, enn eur welet torfejou
Pere na dlefe beza gret nemed gand drouksperejou !

Kenavo, Jezuz ha Mari, dispennet ho taolennou,
Ha laket d'ober paveiou, gand ar re c'hlaz, er c'heriou.

Kenavo fons ar vadiant e lec'h e gefchomp gwech-all
Nerz evit gouzanv ar maro kent evid ieo ann dud-fall.

Kenavo kleier benniget, a gancc'h war hor pennou,
N'ho klevomp mui eñn hor gervel, sul na gwel, d'ann ilizou.

N'ho klevomp mui o kana ge ; siouaz divadez ho penn !
Teuzet, siouaz ! gand ar geriz evid ober gwenneien !

Kenavo, Bretoned iaouang, e c'halver d'ann armeou.
E-lec'h ma goller enn eunn tol ar feiz hag ar vueiou.

— Kenavo, ma map, kenavo d'ann draouiennou Josafat !
Pa vi mez deuz a Vreiz-izel piou a zifenno da dad !

Pa lammo re ker gand ma zi me vo klevet o laret :
— Ma vije bet, ma mab er ger, en defe ma diwallet !

— Deuz etre diou vrec'h da vamm goz euz da zouget, ma bugel,
Deuz war galon euz da vaget, ma mabik paour, kent mervel !

Quand tu as substitué la loi des démons à la loi de Dieu, quand tu as tué les prêtres, les nobles et le roi.

Quand tu as tué la reine, et fait rouler à terre sa tête, avec la tête blonde d'Elisabeth, la sainte dame, sa sœur ;

Quand tu as jeté dans un cachot infect le fils du roi, pauvre enfant, et quand tu l'y retiens captif dans la boue et la fange à pourrir et à mourir.

Voile ton front, soleil béni, à la vue de crimes dignes des esprits de l'enfer !

Adieu ! Jésus et Marie ; vos statues ont été brisées ; elles ont servi aux bleus à paver les rues des villes.

Adieu ! fonds du baptême, où nous avons trouvé jadis la force de souffrir la mort plutôt que le joug des méchants.

Adieu ! cloches saintes, qui chantiez sur nos têtes ; nous ne vous entendrons plus nous appeler à l'église les dimanches et les jours de fêtes.

Adieu ! cloches de nos paroisses, hélas ! on a enlevé le baptême à vos fronts ; les hommes des villes, hélas ! vous ont fondu pour se faire des sous.

Adieu ! ô jeunes gens qu'on appelle à l'armée, où l'on perd à la fois l'âme et la vie.

— Au revoir, mon fils, au revoir dans la vallée de Josaphat : quand tu seras hors de la Bretagne, qui protégera ton père !

Quand les hommes des villes envahiront ma demeure, on m'entendra dire : « Si mon fils était ici, il me défendrait. »

— Viens dans les bras de ta vieille mère qui t'a porté, mon enfant ; viens sur le sein qui t'a nourri, mon pauvre cher fils, avant que je meure.

Pa zistroi endro d'ar ger, vinn eet kint deuz ar bed-man ;
Deuz aman, deuz m'az prietinn, evid ar wech divezan.

— Tevet, ma mamm, tevet ma zad, ne inn ked d'ho tilezel;
Chom a rinn evid ho tifenn, evid difenn Breiz-izel.

Reuzeudik braz eo bout gwanet ; bout gwanet ne ket mezuz ;
Nemet plega d'ar skraberien, evel tud lent ha kabluz !

Mar 'd eo red monet d'ann emgann, emgann a rinn 'vid a vro;
Mar 'd eo red mervel e varvinn; kuit ha laouen war eunn dro.

M'euz ked aon rog ar bolodou ; na lazint ket ma ene ;
Pa gouezo ma c'horf d'ann douar, ma ene savo d'ann ne.

Arog ! potred vad Breiz-izel ! entana ra va c'halon;
Kreski a ra nerz va diou-vrec'h ; bevet ar relijion !

Bevet ann neb a gar he vro ! bevet mabig ar roue !
Ha ra ielo ar botred c'hlaz da c'hout hag hen zo Doue.

Buhe evit buhe ! tud vad ; laza pe beza lazet !
Red e oa da Zoue mervel evid gonid war ar bed.

Deuz er penn gan-e-omp, Tinteniak, gwir Vreton a holl-viskoaz,
Te pini rog beg ar c'hanol, morse da benn na droaz.

Deut er penn gan-e-omp, tudchentil, goad roeal demeuz ar vro;
Ha Doue a vezo meulet gand kement kristen ma zo.

Hag enn divez e teui endro e Breiz al lezen gwirion,
Kouls ha Doue war he oter, hag ar roue war he dron ;

Quand tu reviendras à la maison, je m'en serai allée de ce monde ; viens ici, viens que je t'embrasse pour la dernière fois.

— Ne pleurez pas, ma mère ; ne pleurez pas, mon père : je ne vous quitterai pas ; je resterai pour vous défendre, pour défendre la basse Bretagne.

Il est bien douloureux d'être opprimé, d'être opprimé n'est pas honteux; il n'y a de honte qu'à se soumettre à des voleurs comme des lâches et des coupables.

S'il faut combattre, je combattrai; je combattrai pour le pays ; s'il faut mourir, je mourrai, libre et joyeux à la fois.

Je n'ai pas peur des balles : elles ne tueront pas mon âme ; si mon corps tombe sur la terre, mon âme s'élèvera au ciel.

En avant, enfants de la Bretagne ! mon cœur s'enflamme ; la force de mes deux bras croît ; vive la religion !

Vive qui aime son pays ! vive le jeune fils du roi ! et que les bleus s'en aillent savoir s'il y a un Dieu !

Vie pour vie ! amis, tuer ou être tué; il a fallu que Dieu mourût pour qu'il vainquît le monde.

Viens te mettre à notre tête, Tinteniac, vrai Breton d'à tout jamais ; toi qui n'as jamais détourné la face devant la gueule du canon.

Venez vous mettre à notre tête, gentilshommes, sang royal du pays ; et Dieu sera glorifié par tous les chrétiens du monde.

A la fin la bonne loi reviendra en Bretagne avec Dieu sur ses autels, avec le roi sur son trône ;

240

Hag a-neuze traoniou Kerne e teuio glaz adarre,
Hag ar galon a zigoro gant bleun ann ed hag ar gwe.

Neuze, kroaz Jezus, hor salver, a zavo splann war ar bed ;
E-c'harz he zreid liliou kaër dru gand goad ar Vretoned.

241

Alors, les vallées de la Cornouaille deviendront vertes de nouveau ; alors les cœurs s'ouvriront avec les fleurs du blé et des arbres.

Alors, la croix de notre Sauveur Jésus s'élèvera rayonnante sur le monde ; à ses pieds de beaux lis en fleur engraissés du sang des Bretons.

NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS.

On attribue généralement cette pièce à un jeune montagnard appelé Guillou Arvern, de Kervlézek, près Gourin, que la persécution força de renoncer à l'état ecclésiastique, et jeta dans les rangs des défenseurs armés de la liberté religieuse et nationale. Il est l'auteur des meilleurs chants qu'on ait faits pour soutenir le courage de son parti, et ses vers, qu'il chantait lui-même en allant se battre, sont dignes des vieux bardes guerriers de Bretagne, dont il était l'imitateur et le représentant moderne.

Lorsque les *blancs* campaient, il charmait la veillée militaire par ses récits, ou menait leurs danses autour du feu du bivac : la facilité avec laquelle il improvisait était prodigieuse : « il paria « une fois, me disait un ancien chouan, qu'il eût chanté une chan- « son à danser de sa façon, dont le premier couplet devait com- « mencer au lever de la lune et le dernier finir au chant du coq ; « tous les danseurs étaient rendus qu'il dansait encore : la *vertu* du « chant était en lui ; sa haute taille, sa force extraordinaire, ses « longs cheveux noirs qui s'échappaient de dessous son chapeau « quand il se battait, ses yeux qui brillaient comme deux vers lui- « sants, le faisaient prendre par les *bleus* pour.... *ce qu'il n'était* « *pas*, sûrement, car c'était lui qui nous disait tous les jours la « prière du soir. Cependant il était, je crois, un peu sorcier, mais « pas trop, car si le roi est revenu, ainsi qu'il la prédit, tous les « cœurs des Bretons ne sont pas rouverts. »

Nous trouverons plus tard un poëte populaire sous l'impression du même sentiment de désenchantement.